

# MICHEL MULLER

*Interview conducted in Paris on June 8, 1995 by Norbert Lipszyc.*

*Credits : USC Shoah Foundation Institute Visual History Archive*

*Oral History | VHA Interview Code: 3336*

*Mention légale : Ce document est une transcription quasi-verbatim réalisée par Beverlye Gédeon (UPENN '21) et Mélanie Péron. Il ne peut en aucun cas être considéré comme source primaire. L'exactitude de la transcription n'a pas été officiellement vérifiée.*

---

<https://vha-usc-edu.proxy.library.upenn.edu/viewingPage?testimonyID=3137&returnIndex=0>

## **CASSETTE 1**

Interviewer : Je réalise l'interview de Michel Muller le 8 juin 1995 à Paris dans le 20ème arrondissement

Michel : Ca tourne ? Je m'appelle Michel Muller. M U 2 L E R. Je suis né le 26 janvier 1935 à Paris et j'habite Paris dans le 20ème arrondissement.

Interviewer : Monsieur Muller, vous aviez donc quatre ans quand la guerre a éclaté. Quelle était la composition de votre famille à cette époque ?

Michel : Il y avait donc mon père, ma mère et quatre enfants, c'est-à-dire j'ai deux frères, une soeur et moi-même.

Interviewer : Et vous êtes le plus jeune, le plus petit ?

Michel: Le plus petit. Le plus jeune.

Interviewer : Que faisaient vos parents ?

Michel: Mes parents, ils étaient ouvriers-tailleurs à domicile -on appelait ça façonniers- pour des maisons qui étaient dans Paris. Et aussi, ils avaient la machine à coudre dans l'appartement.

Interviewer : Vous habitiez-où ?

Michel : On habitait à Ménilmontant, c'est-à-dire pratiquement à 500 mètres d'où j'habite maintenant. On habitait dans le 20ème arrondissement.

Interviewer : C'était un quartier juif à l'époque ?

Michel : Oui, on appelait d'ailleurs le bas de Ménilmontant-Belleville « le petit *pletzl* ». La rue des Rosiers était « le grand *pletzl* ». [C']était effectivement un quartier juif mais surtout un quartier ouvrier.

Interviewer : Et vous alliez à l'école, déjà ?

Michel: Ah oui, j'allais à l'école. Je suis allé à l'école très tôt parce que c'était petit à la maison alors on nous mettait à l'école à partir de deux ans et demi.

Interviewer : A quelle école alliez-vous ?

Michel: J'allais dans une école près de la maison qui était rue Olivier-Métra. C'était une école qui existe toujours, pas loin d'ici et dont je suis très fier. C'était une très très bonne école.

Interviewer : Vos parents, en dehors du travail, avaient-ils d'autres activités en particulier au niveau syndical ou au niveau de la communauté juive ?

Michel: Oui, mon père. Ma mère pas tellement parce qu'elle avait moins le temps bien sûr. Mais mon père, il fréquentait d'autres ouvriers juifs immigrés polonais dans un syndicat je crois que c'était déjà la M.O.I. Et puis, il y avait des copains qui venaient souvent à la maison, des copains de mon père. Il y avait beaucoup de monde à la maison. Ils avaient une vie sociale assez intense.

Interviewer : Et vos frères et sœurs allaient à l'école?

Michel: Oui, oui, aussi.

Interviewer : Au moment de la déclaration de guerre, est-ce que vous avez ressenti une atmosphère différente à la maison ? Est-ce que vous vous souvenez si ça a changé quelque chose dans votre mode de vie ?

Michel: Ca a changé d'abord. Le fait que l'on soit partis, comme tout le monde d'ailleurs, en exode. J'ai des souvenirs comme ça en flash d'avoir pris le train à la gare Montparnasse, il y avait beaucoup de monde. Et on est allés dans la Sarthe.

Interviewer : On c'est-à-dire toute la famille ?

Michel: Mon père, il faisait des allers-et-retours. Et on s'est retrouvés, en tout cas pendant quelque temps, ma mère, mes deux frères, ma soeur et moi. C'était bien parce qu'on habitait dans une espèce de demeure, presque comme un château et ma mère y faisait des ménages.

Interviewer : Comment avez-vous abouti là-bas, le savez-vous?

Michel: Ca, j'avoue que je ne sais pas trop. Je me rappelle que je vivais dans une seule pièce, une grande pièce, qui avait un très bel escalier qui menait à la demeure. Ca a pas duré longtemps d'ailleurs. On est rentrés assez vite à Paris.

Interviewer : Assez vite, c'est-à-dire vous vous souvenez des dates ou vous ne savez pas les dates ?

Michel: On est partis comme tout le monde donc cela devait être en juin 40, et puis on est revenus, je me souviens pas de quand on est revenus mais en tout cas, on était là pour la rentrée des classes. C'est-à-dire à l'époque, c'était le premier octobre.

Interviewer : Donc vous étiez à Paris pour le premier octobre 1940. Est-ce que vous avez ressenti l'occupation allemande tout de suite à ce moment-là ?

Michel : Non, pas du tout.

Interviewer : Est-ce que vous voyiez des soldats dans le quartier où vous habitiez ?

Michel: Non, non pas tellement. A Ménilmontant, non. Il devait y en avoir probablement à la Porte des Lilas, parce qu'il y avait les casernes. Mais je n'ai pas le souvenir vraiment d'avoir vu beaucoup d'Allemands dans le quartier.

Interviewer : Et avez-vous commencé à ressentir un sentiment de danger à la maison?

Michel: Non, non il n'y avait pas ce sentiment.

Interviewer : Vie normale quoi ?

Michel: Ah oui, oui ! Nos parents nous préservaient beaucoup, je crois. On était un petit peu comme ça, comme dans un cocon. A vrai dire, on sortait beaucoup. On avait beaucoup de copains. On ressentait pas cette atmosphère d'inquiétude à cette époque-là.

Interviewer : Et à l'école ? Pour vous et vos frères et soeur, il n'y a pas eu d'incidents antisémites qui ont commencé?

Michel: Pas à ce moment-là du tout. Non, non au contraire. Et puis on était plutôt bien vus à l'école parce qu'on était de très très bons élèves, tous les trois surtout. Ma soeur aussi mais surtout mes frères et moi. On était très connus dans cette école, très populaires.

Interviewer : Au moment de la publication du Statut sur les Juifs, votre père est-il allé se déclarer au commissariat ?

Michel: Oui.

Interviewer : Et est-ce que cela a mené au port de l'étoile jaune ?

Michel: Oui, oui mais l'étoile jaune, c'est beaucoup plus tard.

Interviewer : Alors vous avez vous-même porté l'étoile jaune ?

Michel: Oui. Alors on est allés effectivement, comme on disait « la toucher », au commissariat près de la Mairie du 20ème. Et puis, il fallait d'ailleurs la payer, c'est-à-dire qu'on donnait des tickets-textile. Et puis ma mère, mon père, je pense, nous les a cousues proprement comme ils étaient dans le métier. J'ai le souvenir, on en parlait justement avec mes frères et ma sœur, le premier dimanche avec l'étoile jaune, on est sortis en habits du dimanche, dans la rue. Et on n'était pas les seuls d'ailleurs, puisqu'il y avait pas mal de Juifs dans le quartier. Et on a fait tout le tour du quartier, et ma mère, je me rappelle, nous disait: "Tenez-vous droits !" Il fallait être fiers de porter cette étoile. Mais enfin bon, on ne savait pas ce que ça allait donner par la suite...

Interviewer : On a pas parlé de vos parents. Vous pouvez nous parler de qui était votre père, d'où il venait et votre mère également ?

Michel: Ils venaient tous les deux de Pologne, de Galicie. La Galicie, c'est le Sud de la Pologne, c'est la région de Cracovie. Ils s'étaient connus là-bas dans une petite ville qui s'appelait Tarnow. Ma mère était d'un village près de cette ville et mon père d'un autre village près de cette ville également. Et puis bon, ils se sont connus, et puis ils étaient très jeunes. Comme beaucoup ils ont émigré en France. Donc en 1930.

Interviewer : Comment s'appelait votre père ?

Michel: Manek

Interviewer : Votre mère ?

Michel: Elle s'appelait Rachel.

Interviewer : Nom de jeune fille ?

Michel: Weiser. Il reste un Weiser, mon cousin germain, qui vit d'ailleurs à New-York. Il est américain comme moi je suis français.

Interviewer : Ils n'étaient pas encore français donc au moment de la guerre ?

Michel: Non, non.

Interviewer : Mais vous, vos frères et soeur étiez donc polonais ou français?

Michel: Français. Je sais que nos parents nous ont déclarés à la mairie, on appelait cela le juge de paix. Comme français. Je crois avoir vu sur le document en décembre 1935.

Interviewer : Vous alliez donc à l'école avec l'étoile jaune.



Michel: A ce moment-là, oui.

Interviewer : Et est-ce qu'à ce moment-là vous avez des souvenirs d'avoir ressenti des difficultés par exemple d'approvisionnement ou dans les relations avec les autres ?

Michel: Oui, oui. On aimait beaucoup lire et on avait une bibliothèque dans le quartier qui existe toujours d'ailleurs. C'était une très jolie bibliothèque enfantine et au moins une fois par semaine, on allait à cette bibliothèque. Et là, peut-être même un peu avant l'étoile, c'était interdit. Il y avait un square qui longeait cette bibliothèque - parce qu'il y avait tout un groupe scolaire avec la bibliothèque - et on lisait là... et on avait plus le droit. Ça m'avait beaucoup frappé parce qu'on avait plus le droit de s'y asseoir. On avait le droit de traverser le square mais pas d'y stationner. C'est une des choses qui m'a beaucoup frappé. On avait des horaires pour faire les courses. On prenait pas beaucoup le métro [mais] quand ma mère allait livrer, c'était à la République, alors quand il ne faisait pas très beau, on y allait en métro. Je l'accompagnais quelquefois et il fallait prendre le dernier wagon.

Interviewer : Mais sur le plan de travail, ils ont pu continuer à travailler ?

Michel: Non, il y avait des difficultés. D'abord il y a eu le chômage. Je sais que mon père à un moment a travaillé comme bûcheron parce qu'il

n'y avait plus de travail dans une propriété en grande banlieue, je crois du côté de Chantilly, dans une propriété qui avait appartenu, qui appartenait aux Rothschild.

Interviewer : Donc rien de particulier ne vous laissait prévoir les évènements qui allaient suivre ?

Michel: Si un peu quand même parce qu'ils avaient eu des nouvelles de Pologne. A cette époque-là, j'ai le souvenir, il y a un jour où ils étaient en larmes tous les deux, on n'a pas compris. Alors on est sortis. Ils nous ont fait sortir de la maison. Ils avaient des nouvelles - ça je l'ai appris par la suite - que toute la famille avait été fusillée là-bas en Pologne. Ca c'était, je ne sais plus, en 41-42 mais j'en ai un souvenir assez précis. Je nous revois assis dans la rue en train de se demander ce qui se passait. C'était cette nouvelle qui les avait bouleversés. On sentait quand même une atmosphère un peu d'inquiétude.

Interviewer : Est-arrivée à ce moment-là la rafle du Vel D'Hiv ?

Michel: Oui

Interviewer : Comment ca s'est passé pour votre famille?

Michel: La rumeur avait commencé déjà depuis deux-trois jours qu'il allait y avoir de nouveau une rafle. Il y avait déjà eu une rafle l'année précédente en 41 et là ils avaient arrêté surtout dans le XIème et dans

le XXème. C'était les deux arrondissements où il y avait pas mal de Juifs. Mais ils avaient arrêté que des hommes adultes qui avaient été donc internés à Drancy. On avait un de mes oncles, qui est venu aussi en France, un des frères de mon père qui avait une fiancée, qui habitait Bobigny près de Drancy. Les parents de cette jeune femme avaient un petit pavillon, alors on y allait de temps en temps. C'était la sortie du dimanche. On voyait ces tours de Drancy, et là, on savait qu'il y avait des Juifs. Et c'était ces tours grises. C'était un petit peu, pour nous, inquiétant. Et donc la rumeur a circulé en disant qu'il allait y avoir une nouvelle rafle. Le directeur de l'école où nous allions habitait juste à côté de chez nous. Et la veille, il est venu prévenir. Il avait dû savoir cela par le commissariat parce que c'était quand même le directeur de l'école et il est venu dire à mon père : « Il va y avoir une rafle demain. Cachez-vous! » Donc il s'est caché.

Interviewer : Votre père ?

Michel : Oui. Et on n'imaginait pas une seconde qu'on allait arrêter les femmes et les enfants. Et donc le 16 juillet, il devait être 6 heures du matin, ils sont venus. Ca a tapé beaucoup à la porte. Il y avait deux flics.

Interviewer : Donc des policiers français ?

Michel: Oui, oui.

Interviewer : Donc ils sont venus, ils ont frappé chez vous ?

Michel: Et puis chez d'autres voisins. On était deux familles, deux ou trois, je ne sais plus, familles juives dans cet immeuble. Et voilà, ils sont venus nous arrêter en disant « Préparez vos affaires ! »

Interviewer : Donc votre mère vous a habillés, préparés. Qu'est-ce qu'elle a préparé pour emmener avec vous ?

Michel: Je me rappelle qu'il y avait des baluchons. Tout ça était entassé comme ça. Elle a essayé de discuter avec les flics mais il n'y a rien eu à faire. Elle s'est même assez humiliée.

Interviewer : Vous vous rappelez comment s'est passé ce transfert de chez vous jusqu'au Vel D'Hiv ?

Michel: Oui, il y a deux souvenirs que j'ai. Je revois ces baluchons. La tête des flics, ça je ne pourrais pas vous le dire. On est sortis donc dans la rue et il y avait d'autres familles. Là, il y avait des flics en uniforme parce que les deux qu'il y avait, dans mon souvenir, je ne les vois pas en uniforme. Mais enfin bon, c'était plutôt du style inspecteurs. Et là, on s'est retrouvés avec d'autres familles qu'on connaissait d'ailleurs dans la rue. Et là on est allés à pieds dans un centre de tri, parce qu'il y avait un centre de tri par quartier, qui était dans le quartier [à] 300-400 mètres de la maison. Et on est passés un moment devant la boulangerie, ça j'en ai un souvenir très précis -là

où j'allais chercher le pain, j'achetais toujours deux sous de roudoudous avec la monnaie - et la boulangère a applaudi sur notre passage. Alors je ne sais pas si c'est nous qu'elle a applaudis ou si c'est les flics. Et ça m'avait beaucoup frappé. Et on s'est retrouvés dans ce centre de tri. Il y avait beaucoup d'autres familles du quartier. Ça hurlait déjà. C'était une énorme pagaille.

Interviewer : Vous vous souvenez si les flics étaient armés ?

Michel: Non, je pense pas. Ils n'avaient pas besoin de ça. Non, non. Il n'y a pas eu d'ailleurs de brutalité. Ce qu'il y avait c'était que ça hurlait. Mélangez tout ça avec l'accent yiddish, les femmes -il y avait beaucoup de femmes et d'enfants- puisque beaucoup d'hommes s'étaient cachés. Et puis là, ils commençaient à trier entre les gens qui étaient déportables enfin arrêtables et ceux qui n'étaient pas. Ce qui est arrivé à des copains. Leur père était prisonnier de guerre. Donc, ils n'étaient pas arrêtables tout de suite. Il y avait toute une classification. C'est comme ça que mes deux frères, ils ont réussi à se sauver. Ma mère leur a dit « Sauvez-vous ! » d'abord parce qu'ils étaient plus âgés et parce qu'il y avait une dame, une voisine, dont le mari était prisonnier et donc elle a pu sortir. Du coup, elle a emmené mes deux frères aussi. Les flics les ont laissés sortir.

Interviewer : Elle a fait comme si ces frères étaient ses fils ?

Michel: Oui, oui, c'est ça.

Interviewer : Il n'y a pas eu de vérification.

Michel: Non, mais c'était vraiment beaucoup de pagaille.

Interviewer : Et à partir de ce centre de tri...

Michel : On nous a emmenés en autobus. On a traversé tout Paris jusqu'au Vel D'Hiv donc qui était complètement à l'opposé dans le XVème. Il fallait traverser tout Paris.

Interviewer : Vous avez un souvenir de cette traversée en autobus?

Michel : Il y a une chose dont je me souviens très bien, c'est la Tour Eiffel. Le Vel D'Hiv, c'était vraiment très près de la Tour Eiffel. Et ça m'avait beaucoup frappé parce que la Tour Eiffel, on la voyait du haut de Ménilmontant. C'est pratiquement le point le plus haut de Paris ... enfin Télégraphe qui est pas loin mais en haut de Ménilmontant, on découvre tout Paris. Et moi ça me fascinait à chaque fois. Et je voyais la Tour Eiffel mais je n'y étais jamais allé et je ne l'avais jamais vue d'aussi près. J'ai dit : « Oh là là ! Je pensais pas qu'elle était si grande ! » On est passés devant la tour Eiffel et ça m'a paru quelque chose d'énorme.

Interviewer : Et quand vous êtes arrivés au Vel d'Hiv, vous souvenez vous de ce qui s'est passé? L'atmosphère?

Michel : Oui. Des souvenirs en flash. On passait entre deux haies de flics et puis là, c'était pareil, il fallait s'installer. Alors en bas, il y avait des petits boxes comme ceux qui servaient au moment où il y avait les courses cyclistes. On appelait ça des cagnas où on mettait les gens malades. Et puis sinon les autres étaient sur les gradins. Donc, on était sur les gradins. Et puis on a attendu un moment et c'était pareil, une pagaille invraisemblable. On criait beaucoup, beaucoup et puis cela résonnait. J'ai le souvenir des grandes lampes qui descendaient de la verrière. Et c'était allumé jour et nuit. Et puis, il faisait assez chaud. Et puis ça hurlait tout le temps. Et il y avait les appels, au bout, à on avis, de deux jours. Parce que c'est pareil, c'était un centre de tri, un centre de rassemblement et puis après les gens étaient dispatchés en fonction déjà de leur âge, c'est-à-dire les célibataires de plus de quinze ans, les gens sans enfants étaient envoyés directement à Drancy et puis les autres ont été dispatchés sur deux camps, Beaune-la-Rolande et Pithiviers, qui n'étaient pas trop loin de Paris.

Interviewer : Vous souvenez-vous de combien de temps cela a duré, ce que vous avez vécu pendant ces jours-là?

Michel: Oui, j'ai des souvenirs, je sais qu'on avait beaucoup soif et puis ce qui m'a beaucoup, beaucoup frappé, c'est les hurlements. Alors nous et les copains, on n'était pas trop inquiets. On jouait d'ailleurs sur la piste parce qu'il y avait une piste de cycliste et il y a deux virages qui étaient très très relevés. On avait retrouvé des dossards

de coureurs cyclistes et puis on s'amusait à glisser là où le virage était le plus relevé et on se faisait engueuler. Et puis il y avait la queue au point d'eau. Il y en avait un ou deux. Et puis toutes les toilettes -il devait y en avoir deux- débordaient, ça débordait de partout. Vous savez, on a un souvenir olfactif plus que de... Pour moi, le Vel d'Hiv, c'est une odeur effroyable d'urine. Et puis, il y a eu un ou deux suicides. J'ai le souvenir d'une femme qui s'est jetée du haut des gradins. Ah ça, ça m'avait un peu affolé. Ma soeur est tombée malade alors on s'est retrouvés en bas. Donc, dans les boxes, dans les cagnas. Il y avait un lit de camp ce qui fait que c'était un peu plus confortable parce que les gradins, il fallait s'installer, il n'y avait rien. Et là j'ai partagé le lit de camp avec ma soeur. Et puis on nous avait distribué des sardines -il y avait des dames en bleu qui devaient être des assistantes sociales - [et] ça devait être le 2<sup>ème</sup> jour, des sardines et des madeleines.

Interviewer : Et vous êtes restés combien de temps ?

Michel: Donc nous, on est repartis parmi les derniers. On est donc restés cinq jours.

Interviewer : Et pendant ces cinq jours, vous n'avez eu aucun contact avec l'extérieur?

Michel: Non, absolument pas.



Interviewer : Vous avez pu faire passer un message ou quelque chose ?

Michel : Non.

Interviewer : Donc vous êtes partis et vous êtes allés où ?

Michel: Donc de nouveau, on nous a trimballés en autobus jusqu'à la gare d'Austerlitz. Donc on a retraversé un peu Paris. C'était bien parce que ... enfin c'était bien, oui, parce que là on avait un peu plus d'air. J'ai le souvenir d'avoir pu rester sur la plate-forme. On était très serrés là-dedans. Et on est arrivés donc à la gare des marchandises et on nous a mis dans des wagons à bestiaux. Je me rappelle qu'il faisait très chaud. On est arrivés dans ce petit bled, Beaune-la-Rolande, qui était à 80 kilomètres de Paris. Mais le voyage a été assez long quand même. Et puis on est sortis du train et on est allés à pieds jusqu'au camp qui n'était pas très loin du village d'ailleurs.

Norbert: Pendant tout ce temps, au Vél d'Hiv, pendant le voyage pour Beaune-la-Rolande et jusqu'à ce que vous arriviez, avez-vous vu des soldats allemands?

Michel: Non. Alors, ça, vraiment, je suis vraiment formel. Ce qui ne nous inquiétait pas trop c'est qu'on a vu que des flics français en uniforme de la Police. Et puis arrivés à Beaune-la-Rolande, c'était des gendarmes. Mais je n'ai pas vu un seul soldat allemand.

Interviewer : Et vous souvenez vous du comportement qu'ils avaient par rapport à vous ou votre groupe familial ou autour de vous?

Michel : On n'a pas eu beaucoup de contact avec eux. Ils gardaient les issus au Vel d'Hiv et puis c'est tout. Sinon, on a vu des femmes, je ne sais pas si elles étaient de la Croix-Rouge. J'ai le souvenir de femmes en bleu, des assistantes sociales. Mais c'est tout. Et puis il y avait des appels sans arrêt aussi. Enfin on appelait les gens pour les dispatcher dans les 3 camps différents quoi.

Interviewer : Donc arrivés à Beaune-la-Rolande, comment vous vous êtes installés, comment ca s'est passé?

Michel : Le problème, c'est qu'on est arrivés parmi les derniers et alors il n'y avait pas beaucoup de place. On devait être plus de trois mille quand. Nous, on est arrivés parmi les derniers ce qui fait qu'on s'est retrouvés dans une baraque... j'ai le souvenir que derrière ils en construisaient deux autres. C'a a été construit à cette époque-là mais les premières baraques étaient déjà faites depuis 1939 ou 40. Et là, il y avait des baraques qui avaient des châlits. Parce qu'il y avait déjà, depuis 41, des internés. C'était des hommes qu'on avait internés soit à Drancy soit à Beaune-la-Rolande soit à Pithiviers. Et là, on a commencé à les déporter, ce qui fait qu'on a laissé la place pour les femmes et les enfants surtout. C'était essentiellement les femmes et les enfants. Nous, comme on est arrivés en dernier, on n'avait pas de châlits. On

nous a mis dans une baraque à même le sol, on nous a mis de la paille et on s'est retrouvés à même le sol.

Interviewer : Vous aviez un sentiment d'entassement?

Michel: Oui. Les jours où il pleuvait, ce qui est arrivé, c'était pas très étanche tout ça. Alors on recevait la pluie.

Interviewer : Et sur le plan de l'organisation de la vie dans le camp?

Michel: Au début, ça allait à peu près car ma mère était encore là donc elle s'occupait de nous.

Interviewer : Vous vous souvenez de comment se passaient les distributions des repas, l'eau, les nourritures, etc. ?

Michel: Après oui, quand elle est partie, parce que quand elle était là, c'est elle qui s'en occupait. On n'avait pas d'ailleurs un gros appétit. Mais c'est venu, petit à petit, parce qu'avec la faim on finit par manger. Et au début, ça ne se passait pas trop mal parce qu'elle était là. Et ensuite, lorsque les adultes ont été déportés...

Interviewer : Alors pendant combien de temps êtes-vous restés avec votre mère ?

Michel : On est restés jusqu'au 5 ou 6 août. Donc, depuis le 16 juillet, ça a duré 3 semaines et ensuite ils ont commencé à déporter les adultes et les adolescents au-dessus de 15-16 ans parce qu'ils n'avaient pas prévu, les Allemands, au départ, l'arrestation et la déportation des enfants. Et c'est le gouvernement français, ça je l'ai su par la suite, qui avait dit « Mais que voulez-vous que l'on fasse des enfants ? » Brasillach d'ailleurs avait écrit dans son journal : « Déportez-les tous, sans oublier les enfants. » Alors les Allemands attendaient les ordres de Berlin qui sont arrivés 15 jours après. En attendant, on n'a pas déporté les enfants, ce qui fait qu'on s'est retrouvés pratiquement seuls, sans rien, avec quelques adultes, quelques femmes qui étaient restées mais il n'y avait pratiquement que des enfants après le 5-6 août.

Interviewer : Comment s'est passée l'organisation du camp à ce moment-là ? Il y avait que des enfants ?

Michel : Alors là, c'était lamentable. Il y avait de la place effectivement. On changeait pratiquement de baraque tous les soirs. Comme ça, pour s'amuser.

Interviewer : Et vous étiez toujours avec votre sœur ? Vous êtes restés ensemble ?

Michel : Oui, oui. Mais elle est retombée malade alors elle délirait un peu à un moment et donc il fallait que je la nourrisse. Au moment de la distribution de la soupe, c'était beaucoup des haricots. On avait une

chanson où on parlait des fayots qu'on mangeait. Et on n'avait pas de gamelles et donc on nous avait donné des boîtes de conserves vides et on allait comme ça chercher à manger. Mais j'étais très petit. Je ne suis pas très grand adulte mais, à l'époque, j'étais vraiment très petit et j'arrivais jamais à arriver jusqu'à la marmite parce que ça se bousculait. Ce qui fait que quelquefois j'arrivais ma boîte vide. Mais alors, j'avais lu -il y avait une infirmerie, il y avait un petit panneau- que les enfants de moins de 5 ans pouvaient aller manger à l'infirmerie. Alors, comme j'étais très petit, je me suis fait passer -j'avais 7 et demi mais je ne les paraissais pas - je me suis fait passer pour moins de 5 ans et j'ai pu aller manger à l'infirmerie. J'ai pu aussi apporter à manger à ma sœur.

Interviewer : Et votre sœur n'est pas allée à l'infirmerie bien qu'elle soit malade ?

Michel : Non, non parce qu'il fallait vraiment, à mon avis, être très malade. Il y a des enfants qui sont morts d'ailleurs. A Beaune-la-Rolande, pendant cette période, il y en a eu 3 ou 4, au moins. Ils sont morts à l'hôpital ou dans le camp. Et je me rappelle, il y avait des bébés et j'avais volé un biberon à l'infirmerie et j'étais revenu jusqu'à la baraque et avec ma sœur, on avait essayé de faire du beurre parce que j'avais appris à l'école qu'en baratant le lait, en le secouant, on pouvait faire du beurre. Mais c'était du lait de pas très bonne qualité ce qui fait qu'on n'a jamais réussi à faire du beurre.

Interviewer : Vous souvenez-vous quel était votre sentiment à l'époque du fait d'être séparé de la mère ? Comment se sentaient les enfants ? Quelle était l'atmosphère générale et l'atmosphère particulière de vous et votre sœur ?

Michel : Pas très bien. Là, ça a commencé vraiment à dégénérer. D'abord parce qu'on a vraiment ressenti la faim. A un moment, on a même mangé de l'herbe. On a essayé de se faire des salades comme ça. Mais il n'y avait pas d'huile ni de vinaigre mais enfin on s'est dit : « On va essayer ! » Et puis, il y avait des poux. Alors on nous a tondus. D'ailleurs, j'ai le souvenir - ça m'a beaucoup frappé aussi - d'un gendarme qui nous tondait, [un homme] en uniforme en tout cas, et il m'a coincé entre ses genoux et il m'a tondu en disant : « Celui-là, on va lui faire le *Dernier des Mohicans* » et il m'a tondu un boulevard au milieu de la tête en me laissant les cheveux pendant comme ça [il fait un geste désignant les côtés de sa tête]. J'avais honte. J'avais réussi à voler un béret, je ne sais pas où, à un copain probablement et je me suis trimballé toujours avec mon béret. C'était l'humiliation. C'est ça que j'ai ressenti. Et puis il fallait qu'on soit bien marqués - alors, il n'y avait évidemment plus d'étoiles jaunes en tissu - alors on nous les a peintes sur les vêtements, à la peinture jaune. Alors, ça dégoulinait de partout. On avait de la peinture jaune partout. Mais on avait des étoiles sur tous nos vêtements.

## CASSETTE 2

Interviewer: Vous souvenez-vous combien de temps vous êtes restés seul ainsi à Beaune-la-Rolande?

Michel: Oui, enfin, j'ai les dates parce que l'on a retrouvé les documents. Donc on est restés jusqu'au 19 août, c'est-à-dire seuls pratiquement une semaine. Et le 19 août, on a été transférés. Ils avaient probablement reçu les ordres de Berlin. On a été transférés, tous les enfants pratiquement, de Beaune-la-Rolande à Drancy.

Interviewer: Et pendant tout ce séjour, vous n'avez aucun contact avec l'extérieur ? avec votre père ? avec votre mère ? vous ne saviez pas où était qui que ce soit ?

Michel: Non. Lui savait parce que, quand ma mère était encore là, elle avait réussi à lui faire passer une lettre, en donnant de l'argent à un gendarme. Il y avait des gendarmes, des supplétifs et puis des douaniers. Je l'ai su par la suite ça, mais je voyais des gens en uniforme. Et puis il y a eu aussi des femmes qui sont venues, le jour où justement... la veille du départ des adultes. Des femmes surtout, il y a eu des femmes du village qui sont venues pour aider à la fouille parce qu'il ne fallait pas qu'elles transportent de valeurs. Elles se sont proposées, elles étaient payées pour fouiller les femmes et ça a été

terrible parce qu'on les a déshabillées et puis elles ne sont pas laissées faire, ça hurlait. Comme je le dis, une mère juive crie fort, c'était vraiment... Alors là, les gendarmes ont fait venir une auto-mitrailleuse allemande. Et là, ça a amené le silence. Mais la veille, il y avait plein de femmes - plutôt que de donner leur argent ou leurs bijoux - qui avaient jeté ça dans les latrines. Il y avait des latrines, c'est-à-dire qu'ils avaient creusé une espèce de fond. C'était l'horreur parce que c'était en plein air et ça me faisait très peur parce que, c'est un détail affreux, mais il y avait des gros vers blancs comme ça (*Michel fait un geste pour montrer la longueur des vers*). Et j'ai vu des femmes du village qui ont fouillé la merde pour récupérer des bijoux. Ca je les ai vues, ça nous faisait rire d'ailleurs parce que ça brillait.

Interviewer: Donc vous avez été transféré à Drancy. Alors comment s'est passé ce transfert?

Michel: On est allés jusqu'à la gare de Beaune-la-Rolande. De nouveau, le voyage en wagons à bestiaux. On n'a pas pris l'autobus. On est arrivés directement à la gare près de Drancy, la gare du Bourget, parce que je n'ai pas le souvenir d'autobus. Enfin, je ne me rappelle pas de tout. Et on est arrivés à Drancy. C'était pratiquement que des enfants. C'était des HLM, ce qu'on appelait à l'époque des HBM.

Interviewer: Vous êtes allés à pied de la gare jusque dans le camp ?



Michel: Je ne me rappelle plus. J'avoue que je ne me rappelle plus. J'ai pas le souvenir. Il est probable qu'on nous a de nouveau trimballés en autobus. Mais j'ai pas le souvenir de ça. J'ai le souvenir de l'arrivée, de voir ces grands bâtiments gris. Et puis on était du côté gauche parce qu'il y avait une espèce de cour au milieu, c'était un grand rectangle, un quadrilatère. Et puis, c'était des immeubles inachevés d'ailleurs. C'est-à-dire qu'il n'y avait pas de cloisons, c'était à même le béton.

Interviewer : Vous avez été logés comment ?

Michel : On était tous dans une immense pièce où on nous avait mis de la paille, par terre de nouveau. Et puis on était au quatrième étage.

Interviewer : Donc il y avait que ces enfants seuls à cet étage-là ?

Michel : Oui. Il y a quelques adultes, des femmes qui sont venues un petit peu s'occuper de nous, mais très peu. Et alors, c'était l'horreur. Parce qu'avec tout ce qu'on avait mangé comme saloperies, et surtout les haricots à Beaune-la-Rolande, on avait tous, vraiment pratiquement tous, la diarrhée. Et les toilettes, si on peut appeler ça des toilettes, étaient, non seulement à l'extérieur, mais dans la cour. Et le temps qu'on y arrive... c'était lamentable. On était couvert de vermine et de déjections. Il y en avait plein les escaliers. Je ne vous raconte pas l'odeur. J'ai un souvenir précis de ça. Des souvenirs d'odeurs.

Interviewer: Et de la faim ?

Michel: Oui, mais on n'est pas restés très longtemps parce qu'ils ont commencé à déporter les enfants pour compléter les convois dès le lendemain. On a des copains qui sont partis dès le lendemain et je le sais parce qu'on a retrouvé le document. Nous, on est arrivés le 19 août et on était prévus pour le convoi du 21 août. Et on m'a montré le document, c'est Maître Klarsfeld qu'il l'a publié d'ailleurs, dans le *Mémorial*, ce merveilleux livre du *Mémorial des enfants* où il y a 11.000 noms d'enfants juifs. Et il y a ce document et sur le bordereau de transport, il y a deux noms de rayés, celui de ma sœur et le mien, parce qu'on a été sursitaires. Parce qu'entre temps, mon père, s'était débrouillé pour nous faire libérer.

Interviewer: Alors comment est-ce que ça a pu se faire ? Vous ne saviez pas que votre père s'occupait de vous ? Vous n'aviez aucun contact ? Je suppose qu'il vous l'a raconté ensuite?

Michel: Oui, il avait récupéré entre temps mes deux frères le jour même du 16 juillet. Et puis il a traîné - il ne pouvait plus rentrer chez lui - il a essayé de les placer un peu partout. C'était le refus. On avait été en vacances, je me rappelle pas très loin de Paris, dans une pension de famille dont la patronne s'appelait Jeannette - on l'appelait Tata Jeannette, d'ailleurs. Elle n'a pas voulu les accueillir. Il y avait aussi une colonie de vacances des Assurances Sociales où mes frères avaient déjà été : ils ne voulaient pas d'enfants juifs. Ca a duré comme

ça quatre-cinq jours. Et puis, il est tombé par hasard sur une religieuse qui lui a adressé la parole et elle a vu qu'il avait des problèmes et...

Interviewer: Elle ne savait pas où il vivait avec vos deux frères ?

Michel: Non, non. Et de là, il a pu les placer chez les sœurs. C'est les seules qui aient accepté d'ailleurs de cacher ces deux enfants juifs. Et là, il a donc pris contact avec un type qu'il avait connu en Pologne, qui s'appelait Israelowicz et qui était à la direction de l'organisation qui avait été créée par Vichy et par le Commissariat aux Questions Juives qui s'appelait l'UGIF, l'Union Générale des Israélites de France, qui chapeautait toutes les anciennes organisations juives de solidarité. Il n'y avait plus que cette organisation-là. Alors, à la tête de l'UGIF, il y avait des gens, la plupart étaient des Juifs français, de la haute bourgeoisie et beaucoup étaient de bonne foi d'ailleurs. La preuve c'est qu'il y en a un ou deux qui, quand ils ont appris tout ce qui se passait, un an ou deux après, ils se sont suicidés. Il y en a deux, en tout cas, et puis les autres, ils ont été déportés une fois qu'ils avaient fait le travail. Il s'agissait donc, dans l'esprit des nazis et du gouvernement de Vichy, de chapeauter tous les Juifs et c'était une obligation de s'inscrire à l'UGIF et ils avaient des listes. D'ailleurs, c'était l'UGIF qui organisait tout, qui s'occupait de l'intendance du camp de Drancy. Tout était fait par l'UGIF à Drancy. Toute l'organisation interne du camp était faite par les Juifs. Le commandant du camp, c'était un ancien colonel de l'armée française et qui, lui, avait une chambre. Enfin bon, il y avait même une prison à Drancy. Quand les gens se

comportaient mal, ils allaient en prison. Il y avait un gardien de prison et les gendarmes étaient à l'extérieur. Et les Allemands quand ils... quand les SS ont pris la direction effective du camp à partir de 1943 - c'était Aloïs Brunner, celui qui ensuite s'est sauvé en Syrie - ils ont tenu le camp à six. Il y avait six SS. Tout le reste, c'était des Juifs français. C'est un peu comme dans les ghettos en Pologne, comme les Judenrat qui étaient censés diriger le camp. Donc, il est allé voir ce type qu'il avait connu en Pologne, qui s'appelait Israelowicz, qui était un dirigeant de l'UGIF et qui faisait la liaison entre l'UGIF et les autorités d'Occupation. C'était le terme pudique pour dire la Gestapo et les SS. Et il s'est payé le culot, il est allé le voir. Il l'avait connu donc en Pologne. Ce type était d'une famille de petits bourgeois. Il l'avait connu parce que la soeur de ma mère -ma mère était d'une famille extrêmement misérable, pauvre- était bonne à tout faire chez ces gens-là donc il l'a connu. Ils étaient de la même génération à un ou deux ans près. Il est tombé un bon jour. Il faut dire qu'il lui a offert de l'argent. Il n'a pas refusé - il ne l'a pas demandé mais il n'a pas refusé. C'était des pièces d'or. Il y en avait quatre parce que les immigrés, à l'époque, n'avaient pas de compte en banque, même pas d'ailleurs les Français, et dès qu'ils avaient un peu d'économies, ils achetaient des pièces d'or. Et mon père avait quatre pièces d'or. C'était des pièces de 20 dollars ce qui est l'équivalent maintenant de 8.000 francs. C'était pas une énorme somme et il les a acceptées. Et comme dit mon père « Sûrement que ca lui faisait chaud dans la main. » Toute cette conversation a eu lieu en Yiddish ce qui est surréaliste. Devant lui, il a téléphoné en allemand. Le subterfuge, c'était de nous considérer

comme ouvriers fourreurs. Et on a le document d'ailleurs, on a retrouvé le document. Donc on a été considérés comme ouvriers fourreurs avec ma mère. Mais pour ma mère, c'était trop tard parce que le temps que ça passe d'une administration à l'autre, de l'administration allemande à la Gestapo au ministère de l'Intérieur, du ministre de l'Intérieur à la gendarmerie etc. ça a pris du temps. Mais c'est arrivé le 20 ou le 21 août à Drancy. C'est passé à Beaune-la-Rolande. Sur le document, c'est rayé. C'est marqué « Partis par le convoi du 19 août » ce qui fait que ça nous a rejoints, on peut dire, à la dernière minute , à Drancy.

Interviewer : Donc le document vous a rejoints à Drancy et a mené à quoi ?

Michel : Ça a mené qu'on a été sursitaires. Et puis on est restés un petit moment à Drancy alors qu'il y avait des départs pratiquement tous les jours. Et pour compléter les convois, on prenait les enfants. Ce qui était affreux parce que quand il y avait les départs, on mettait les déportables la veille dans un escalier à part. Et puis, ça partait le matin en général. Il y avait un appel et dès qu'il y avait un appel, c'était l'inquiétude. Et je dois dire que les appels, c'était toujours l'inquiétude. Et quelques temps après, on nous a appelés. Alors là, on était un peu inquiets. J'ai le souvenir qu'on nous a emmenés au secrétariat qui était à l'entrée du camp. Il y avait un panier à salade. Là, c'était pas un autobus [mais] un car de flics. On se demandait où on allait et on nous a transportés donc.

Interviewer : Vous étiez, votre sœur et vous seulement ou bien il y avait d'autres adultes ou enfants ?

Michel : Non, non, il n'y avait que ma sœur et moi. Et on nous a trimballés dans une maison de l'UGIF à Montmartre, rue Lamarck. Ça s'appelait l'Asile Lamarck [et] qui existe toujours. Il y avait plein d'enfants. Il y avait des enfants qui étaient malades, des enfants qui étaient placés par leurs parents provisoirement parce qu'ils faisaient confiance à l'UGIF et puis il y avait « les enfants bloqués », sous la responsabilité de l'UGIF mais chapeautés par la Gestapo - par la police française et par la Gestapo - et donc nous en faisions partie parce que nous étions sursitaires.

Interviewer : Vous étiez parmi ces enfants bloqués ?

Michel : C'est ça.

Interviewer : Ca signifiait quoi pour vous d'être bloqué ?

Michel : Ca signifiait pas grand'chose par rapport aux autres. On était avec les autres et on a dû arriver, à mon avis, début octobre. Ma sœur et moi, comme on adorait l'école [et] qu'on était vraiment de très bons élèves -je ne dis pas ça pour me vanter- ça nous tracassait l'école. C'était quelque chose d'essentiel. Et on est arrivés, on nous a mis à l'école.

Interviewer : Et jusque-là, pendant que vous étiez à Beaune-la-Rolande ou à Drancy, y a pas eu d'école ?

Michel : Non, c'était l'été. Les vacances, c'était jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre et je pense qu'on a dû être transférés vers la mi-octobre parce qu'à Drancy, je sais qu'il y a eu quelques jeunes quand même qui se sont occupés de nous. Et au rez-de-chaussée, ils avaient essayé d'organiser une classe. Donc, ça a dû être début octobre. En tout cas, on s'est retrouvés là-bas et on allait à l'école.

Interviewer : Et vous n'aviez toujours pas vu votre père ?

Michel : Non. Ca a duré jusqu'à fin novembre, le 30 exactement parce qu'on l'a su par la suite. Il y a une dame qui était donc une amie de mon père - c'était elle qui l'avait caché le 16 juillet, qui était concierge dans un petit immeuble de Ménilmontant - avec qui il avait pris contact justement et qui est venue nous chercher avec un faux document.

Interviewer : Pendant que vous étiez à l'UGIF ? Ce centre de l'UGIF, vous avez le souvenir de comment se passait la vie, de la discipline ou manque de discipline ?

Michel : Oui. Il y avait beaucoup de discipline et on nous faisait manger des choses un peu bizarres. On était surtout beaucoup ce qui fait que le dortoir, je le revois encore. Ca n'a pas changé, enfin, c'est plus

du tout la même organisation mais l'immeuble existe toujours et quand je passe là-bas, à Montmartre, rue Lamarck, c'est tout en haut de Montmartre, je vois les grandes verrières, c'était le dortoir. Mais les lits étaient vraiment serrés les uns contre les autres. Alors on se refilait tout : les poux... Je revois encore le réfectoire. Il fallait descendre un peu et on nous mettait une espèce de poudre sur les aliments. C'était peut-être pour éviter la dysenterie en tout cas les diarrhées. Ce qui m'a beaucoup frappé c'est qu'ils tenaient à ce qu'on ait une culture juive. Chez moi, par exemple, mes parents n'étaient plus du tout pratiquants. Ce qui fait qu'on n'a pas du tout été élevés dans la religion. Je ne savais même pas ce ça voulait dire d'être juif.

Interviewer : Est-ce que vous parliez yiddish à la maison ?

Michel : Oui, mes parents, quand ils voulaient qu'on n'écoute pas, qu'on ne comprenne pas, parlaient polonais. On a fini par comprendre le polonais aussi. Mais sinon, ils parlaient tout le temps yiddish. Nous, on parlait le français bien sûr et on leur apprenait le français parce qu'en arrivant, ils ne parlaient pas un mot de français. Mais donc, on ne pratiquait pas. C'était au point qu'on était tellement intégrés qu'on allait le jeudi -à l'époque le congé c'était le jeudi- on allait au patronage catholique parce que nos copains y allaient. Ma mère y tenait beaucoup pour qu'on reste avec nos copains. On était parfaitement intégrés. Alors rue Lamarck, j'étais pas bien vu du tout parce qu'on ne savait pas les prières. Avant de commencer à manger, il fallait faire la prière mais en hébreu et je ne les savais pas. Et avec le recul, je



trouve cela invraisemblable qu'en 1942, les gens, avec des enfants en tout cas, s'obstinent à vouloir garder la religion alors que la direction de cette maison devait être au courant. Et j'ai su par la suite qu'ils y avaient d'autres enfants qui avaient réussi à s'échapper. Il y avait d'autres organisations. Entre autres, il y avait ce qu'on appelle la rue Amelot qui cherchait à faire évader clandestinement les enfants et l'O.S.E. (œuvre de secours aux enfants) et l'U.J.R.E. qui était des Juifs communistes. Ils ont essayé de sauver les enfants. Ils y sont plus parvenus en zone non-occupée qu'en zone occupée. Mais il y a quelques-uns qu'ils ont réussi à sauver. J'ai appris par la suite que l'UGIF les avait récupérés pour qu'ils ne soient pas dans des familles catholiques. Et ça, je trouve cela affreux. Donc, cette dame nous a récupérés. Assez facilement d'ailleurs.

Interviewer : Au bout de combien de temps ? Vous êtes restés combien de temps ? Vous m'avez dit le 30 novembre.

Michel : Jusqu'au 30 novembre. Je le sais par mes frères et la la religieuse qui nous a récupérés, que c'était le 30 novembre.

Interviewer : Donc cette femme est venue vous chercher et vous l'avez suivie, comme ça ?

Michel : On la connaissait.

Interviewer : Vous la connaissiez. Et « faux document », c'est-à-dire ?

Michel : Je pense que c'était un certificat [mais] on ne l'a jamais retrouvé. Et cette dame est morte depuis longtemps. Peut-être un document de la préfecture parce qu'on dépendait aussi de la préfecture.

Interviewer : Et ce document disait quoi ?

Michel : Qu'elle devait nous emmener dans un autre établissement. Donc on nous a laissés partir.

Interviewer : Et à ce moment-là, qu'est-ce qui s'est passé ?

Michel : Elle nous a emmenés à la maison-mère des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui se trouve rue du Bac, dans Paris. Je me rappelle très bien et on a fait connaissance de cette sœur, Sœur Clotilde qui avait déjà récupéré mes deux frères. Elle nous a emmenés, ma sœur et moi, jusqu'à Neuilly dans un orphelinat des sœurs de St-Vincent-de-Paul. Les sœurs de St-Vincent-de-Paul s'occupent essentiellement d'enfants. C'est toujours Saint Vincent qui s'est occupé d'enfants orphelins. On représente toujours St Vincent avec deux enfants. D'ailleurs, quand elle avait emmené mes frères, la Mère Supérieur lui a dit : « Mais enfin, ma sœur, vous vous rendez compte, ma fille, c'est dangereux ! Ils n'ont pas de cartes d'alimentation » -parce qu'elle voulait des tickets- « on ne peut pas prendre ce risque ! » Et elle lui a dit (il y avait donc toujours une statue dans toutes les maison de Saint Vincent avec deux enfants) : « Ma Mère, Saint Vincent, il est avec deux enfants, on ne peut

pas faire moins. » Et c'est comme cela qu'elle a imposé mes deux frères à la Mère Supérieure puis après ma sœur et moi.

Interviewer : Donc vous êtes arrivés. Vous avez retrouvé vos frères ?

Michel : Non, pas tout de suite. On ne les a retrouvés que quelques jours après parce qu'ils n'étaient pas dans la même maison, eux. Ils n'étaient pas tout de suite à Neuilly.

Interviewer : Donc cette femme vous a amenés directement de l'UGIF à la sœur et la sœur vous a amenés là ? Vous n'aviez toujours pas vu votre père ?

Michel : Non, parce que mon père, sachant qu'on allait être... et puis ça devenait de plus en plus dangereux probablement pour lui, il était passé en zone libre. Et je me rappelle, je l'ai su par la suite, quand mes frères se sont retrouvés chez les sœurs, il leur écrivait régulièrement. Et mon frère aîné, qui est archiviste dans l'âme, il a gardé ses lettres. Et donc il les avait. On les a gardées et on a pu suivre, comme ça, chronologiquement, les événements et donc comme il savait qu'on était vraiment très près d'être libérés, il est passé en zone libre...

Interviewer : Donc vous vous êtes retrouvés à Neuilly, dans cet orphelinat. Vous avez été mis avec les autres enfants ?

Michel : Oui, oui, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Chez les sœurs, je voyais très peu ma sœur.

Interviewer : Toujours sous votre nom ?

Michel : Oui, oui.

Interviewer : Et vous ne savez pas comment ça s'est passé par rapport aux autres enfants ?

Michel : Je sais que, peu de temps après, quand j'ai retrouvé mes frères et surtout mon 2<sup>ème</sup> frère, qui s'occupait beaucoup de moi, il m'avait dit comme ça subrepticement : « Ne dis jamais que tu es juif ». Je ne savais pas ce que ça voulait dire. On s'est intégrés au groupe. Je revois ce grand dortoir. C'était affreux parce qu'il faisait très froid. Et puis, ces dortoirs, c'était pas chauffé.

Interviewer : C'est à Neuilly ?

Michel : C'est à Neuilly encore.

Interviewer : Vos frères sont venus vous rejoindre ?

Michel : Oui, parce qu'ils étaient dans une autre maison d'enfants, dans un orphelinat qui n'était pas loin de Paris non plus, à l'Haye-les-

Roses. De là, on les a transférés à Neuilly. Ce qui fait que je me suis retrouvé avec eux.

Interviewer : Et vous êtes restés tous ensemble à ce moment-là ?

Michel : Oui, pratiquement jusqu'à la Libération. Il y avait, à côté de l'orphelinat, une villa. C'était un quartier très chic de Neuilly, presque juste en face de l'Hôpital Américain et qui avait été réquisitionné par la Gestapo. J'ai appris par la suite que, entre autres, le fameux Trepper, Leopold Trepper qui avait créé l'Orchestre Rouge, quand il avait été arrêté, il a passé un moment là pour ses interrogatoires. De temps en temps, il y avait des attentats. Surtout à partir de 43 où la Résistance a commencé à mieux s'organiser. Alors, il y avait des mitraillages, des attentats. Tout l'orphelinat alors, on nous a transportés en province parce que c'était moins dangereux.

Interviewer : Vous êtes partis comment ? En autobus ?

Michel : En train. On était dans la Marne près de Vitry-le-François, mes frères et moi. Et puis ma sœur, elle était avec les filles en Auvergne.

Interviewer : Donc vous étiez ensemble.

Michel : Oui, on a été baptisés, très vite. On a même été enfants de chœur. Je suis très fort sur la religion catholique. Beaucoup plus que sur la religion juive. On s'est vraiment très vite intégrés. Très vite

intégrés. A l'époque, on faisait encore la messe en latin, moi j'aimais beaucoup ça.

Interviewer : Et donc vous êtes restés jusqu'à la Libération

Michel : Jusqu'à la Libération.

Interviewer : La Libération en Auvergne...

Michel : Non, dans la Marne. C'était très rapidement après Paris. En Auvergne aussi, d'ailleurs. Et là on est rentrés sur Paris, ça devait être le 30 septembre 44.

Interviewer : Toujours avec l'orphelinat ?

Michel : Non, mon frère aîné était parti avant à Neuilly. Et on s'est retrouvés à Neuilly pour très peu de temps, toujours à l'orphelinat. Là mon père était rentré sur Paris aussi et il est venu nous chercher. On ne s'était pas revus depuis presque 3 ans.

Interviewer : Vous vous souvenez de la Libération quand vous étiez dans la Marne, comment ça s'est passé ?

Michel : Ah oui ! D'abors, il y a eu le bombardement de la gare, c'est une grande gare la gare de Vitry-le-François, une gare de triage. Et ça, j'ai le souvenir de ça, c'était comme un feu d'artifice. On y voyait

comme en plein jour. Et on était à 4-5 kilomètres de Vitry-le-François. Ensuite, on avait vu passer - c'était la route qui menait vers l'Allemagne- plein de voitures allemandes qui fuyaient. Et puis un jour, un matin, on a vu des soldats débouler, il y avait une côte comme ça (*Michel fait un geste de la main*) qui longeait la maison et on a cru que c'était les Allemands qui revenaient mais c'était les Américains qui arrivaient.

Interviewer : Comment ça s'est vécu au sein de l'orphelinat ? Est-ce qu'il y a eu un changement quelconque ? Une manifestation quelconque ?

Michel : Oui, on a appris... les sœurs nous ont appris à chanter l'hymne américain parce que jusque-là on chantait *Maréchal, nous voilà !* Là, on a appris à chanter l'hymne américain. Surtout on a découvert que le paysan qui tenait le bistro et qui était diabolique, c'était un résistant et, entre autres, il avait caché pendant plusieurs mois, sinon une année, un prisonnier russe qui s'était évadé. Parce qu'il y avait des prisonniers russes qui arrivaient jusqu'en France et ils devaient aller travailler chez les paysans. Et il l'a caché pendant tout ce temps-là et il est devenu le héros du village à la Libération.

Interviewer : Vous aviez donc des contacts avec le village ?

Michel : Ah oui, on nous louait chez les paysans pour la cueillette des pommes de terre, la cueillette des mirabelles. J'aimais bien les pommes de terre parce que comme ça on pouvait en récupérer. Je me rappelle, on

faisait des pommes de terre sous la cendre. Parce qu'il y avait encore les restrictions.

Interviewer : Vous n'avez pas souffert de la faim ?

Michel : Un peu, si, un petit peu parce qu'il y avait vraiment les restrictions. On ne mangeait vraiment pas très bien. J'avais la chance d'avoir mes deux frères parce que les plus petits, même là, c'était un peu chacun pour soi. Dans le groupe, les plus petits, quelquefois, ils ne mangeaient pas.

Interviewer : Il y a des gosses qui ont cherché à se sauver de l'orphelinat ?

Michel : Non, je ne crois pas. J'ai pas le souvenir en tout cas. Non.

Interviewer : Et il n'y a pas eu de visite de gendarmes, d'Allemands ?

Michel : Non. Je ne sais même pas s'il y avait d'autres enfants juifs, je ne crois pas d'ailleurs.

Interviewer : Donc vous êtes retournés à Neuilly et vous y êtes restés jusqu'en ...

Michel : Très peu de temps parce qu'on s'est retrouvés dans une maison d'enfants à Versailles, dépendant d'ailleurs de l'O.S.E.



Interviewer : Comment s'est fait le transfert de l'un à l'autre ? Comment ça se fait qu'on vous laisse aller dans une organisation juive ?

Michel : Ah c'est mon père.

Interviewer : Ah c'est votre père ! Donc votre père est venu vous chercher ?

Michel : On s'est retrouvés avec mon père à cette époque-là, donc il nous a récupérés. Et ma sœur, je me rappelle, elle n'a pas voulu aller dans une maison d'enfants parce qu'elle voulait faire sa communion.

### **CASSETTE 3**

Interviewer: Mais quand votre père est venu vous chercher est-ce qu'il vous a raconté à ce moment-là ou plus tard la manière dont il a vécu toutes ces années où il n'a pas été avec vous ?

Michel: oui, il nous en a parlé, bien sûr. Il s'est retrouvé donc dans le Sud- Ouest. Il a voyagé entre Périgueux, Toulouse, Limoges, dans tout ce coin-là, Montauban. Et il s'est caché, bien sûr, mais il a aussi travaillé. Il a été obligé de travailler. Alors il a travaillé beaucoup comme paysan, comme ouvrier agricole. Un moment, entre autres, il nous a raconté, chez des immigrants polonais mais catholiques et lui comme il était de la campagne, il connaît bien le travail de la terre. Il a

travaillé comme paysan. Il a été arrêté même une fois, mais on l'a pris pour un Espagnol.

Interviewer : Il avait donc des papiers, des faux papiers ?

Michel : Il a réussi après, il a changé de nom. Il s'appelait Galot (orth ?).

Interviewer: Il ne vous a pas raconté comment il a réussi à avoir ces faux papiers?

Michel : Non, je n'en ai pas le souvenir. Mais il a dû probablement les acheter. Et il a eu quelques contacts quand même avec des Juifs là-bas. Il nous écrivait régulièrement et c'était pas son écriture parce qu'il avait peur de faire des fautes d'orthographe. Maintenant, il écrit bien le français mais à l'époque il écrivait comme il parlait et c'était un de ses copains d'adolescence, d'ailleurs qui s'est retrouvé à Périgueux, qui lui s'est fait prendre et ce qui fait qu'il a été déporté, mais lui écrivait très très bien le français et il écrivait les lettres. Mais il nous envoyait des colis. Il nous a envoyé, chez les sœurs, et alors c'était terrible parce que quand le colis arrivait, il fallait qu'on l'ouvre, c'est la soeur qui l'ouvrait et elle se servait d'abord. Pas celle qui nous avait... il y en avait quelques-unes comme ça. La sœur qui s'occupait de nous, c'était une grosse... Alors donc, il nous a raconté [qu']il a voyagé entre Périgueux, Toulouse. Dans le Limousin aussi. Il m'a raconté qu'il a une fois été arrêté, et il a réussi à se sauver. On

l'avait mis dans une espèce de camp de transit où il y avait beaucoup d'Espagnols parce qu'il y avait tous les réfugiés espagnols.

Interviewer: Donc quand il vous a récupérés, il venait de rentrer à Paris? Il savait où vous étiez malgré les transferts d'un centre à l'autre ?

Michel : Ah oui. On dépendait donc de cet orphelinat de Neuilly. C'était la même maison, on avait été évacués à la campagne mais c'était la même organisation, oui.

Interviewer : Vous vous souvenez de la date où il est venu ou à peu près ?

Michel : C'était 44. Oui, en 44. Oh oui, c'était fin septembre. Oui, puisque j'ai fait la rentrée des classes à Versailles donc c'était en octobre. Il ne pouvait pas nous garder parce que, d'abord, il n'a pas pu récupérer tout de suite son appartement, ça a pris plus d'un an. Et alors, l'ironie de l'histoire, c'est que le petit appartement qu'on avait donc à Ménilmontant, d'abord il avait entièrement pillé par la concierge qui ensuite s'est sauvée, on ne l'a jamais retrouvée et...

Interviewer : Vous n'avez retrouvé aucun des objets ni les machines qu'il y avait?

Michel : Non, non. Rien, rien, mais la machine à coudre, je crois qu'elle n'était pas à mes parents. Je crois qu'elle était louée par le patron. Mais, en revanche, on a retrouvé à la préfecture deux photos. Il y a une photo de moi, entre autre, tout bébé, enfin tout bébé, je dois avoir un an, même pas. Il y a au dos un cachet de la préfecture. Et l'ironie de l'histoire veut que l'occupant de l'appartement, c'était un flic. Alors il a fait des pieds et des mains pour rester ce qui fait que ça a été assez long pour récupérer.

Interviewer: Donc il a dû aller au tribunal...

Michel : Ah oui ! Alors il habitait à l'hôtel

Interviewer: Donc il vous a mis dans une maison d'enfants

Michel : C'est ça. Il y avait que des enfants juifs là. Tous, enfants de déportés etc. Le directeur était un russe, je me rappelle, avec un accent...

Interviewer: Vous ne vous souvenez pas de son nom ?

Michel: Tcharnikov [orth ?] si je me souviens très bien, Tcharnikov. Et alors, mon deuxième frère et moi, on était restés très catholiques et c'était une très, très jolie maison avec un grand jardin, une villa à Versailles qui avait été louée par l'O.S.E. et qui était probablement financée par le Joint [c'est-à-dire] par les Américains parce qu'ils

avaient tellement honte de ce qui s'était passé qu'ils donnaient beaucoup d'argent. Les voisins, c'était une famille de 22 enfants. Vous vous rendez compte ? Ultra catholique bien sûr, dont les derniers enfants, ils avaient Pétain comme parrain. Ils avaient eu le Prix Cognacq<sup>1</sup>. Mon frère et moi, on était très liés, enfin relativement liés avec eux, parce qu'on était, mon frère surtout, très croyants. Alors on faisait le mur pour aller à la messe et on était comme deux martyrs. Et je me rappelle très bien la mère de famille d'à côté disait : « Les pauvres petits, dans quel état on les met ? » Jusqu'au jour où le directeur nous a surpris en train de faire le mur et mon frère lui a dit :

- On va à la messe et personne ne nous en empêchera

Tchernikov, avec son accent :

- Mais pourquoi vous passez par les murs ? La porte, elle est ouverte si vous voulez aller à la messe, vous passez par la porte, sinon vous allez vous casser la jambe.

Et le fait de pouvoir y aller librement, j'ai perdu la foi. Ça m'intéressait plus.

---

<sup>1</sup> Au lendemain de la première guerre mondiale, M. et M<sup>me</sup> Cognacq-Jay ont décidé d'apporter une aide financière aux familles nombreuses, pauvres ou ne disposant que de faibles ressources. En raison de son grand prestige moral et de sa longue expérience des œuvres sociales, l'Académie française s'est vu confier la charge délicate de répartir les dons consentis.

À partir de 1920, cette aide dite « Prix de la première Fondation Cognacq-Jay » était attribuée à une seule famille par département. Les parents devaient être nés français, vivants, ne pas être séparés et avoir au moins 9 enfants du même lit. Le montant du prix s'élevait à 25.000 francs.

Très vite, en raison de l'afflux des candidatures, une limite d'âge dût être ajoutée aux conditions posées par la famille Cognacq-Jay. Il fut donc convenu que les parents ne seraient pas âgés de plus de 42 ans au 1<sup>er</sup> janvier de l'année du concours. À partir de 1939, les prix ne sont plus attribués que tous les deux ans et alternativement.

Interviewer: Vous vous souvenez des conditions de vie dans le camp et surtout des contacts avec les autres ? Est-ce-que, par exemple, il y a eu, dans cette maison d'enfants, des enfants déportés qui sont revenus que l'on a mis là ?

Michel : Pas à Versailles parce que c'était tout de suite à la Libération. Mais en revanche, après on s'est retrouvés dans une autre maison d'enfants, dans un château superbe à côté du Mans. Là quand on était à Versailles, ça dépendait de ce qu'on appelait la rue Amelot. En revanche, au Mans -on y était allés pour les vacances et puis finalement, on est restés- c'était l'O.S.E. Et là, il y avait deux frères, qui étaient de notre rue qui, eux, revenaient de Bergen-Belsen. On s'est revus avec le plus jeune, il y a très peu de temps, d'ailleurs. Il devait il y en avoir deux ou trois autres. Et après j'ai été transféré toujours à l'O.S.E. du Mans à Fontenay-aux-Roses, à côté de Paris.

Interviewer: Et vous étiez toujours avec vos frères?

Michel : Non, j'étais tout seul là. Mes deux frères ont quitté très vite Le Mans parce qu'ils étaient en âge de travailler. Mon frère aîné avait quinze ans et mon deuxième frère quatorze ans. Ils voulaient travailler. Alors ils ont commencé à travailler. Mon père, à cette époque-là, avait dû récupérer son appartement, ce qui fait qu'ils ont habité avec lui. Ma sœur est restée au Mans. Et moi, on m'a transféré à Versailles, parce que j'étais insupportable. Je m'étais battu avec le directeur, je m'étais retrouvé avec un œil au beurre noir, comme ça *(il fait un geste de la*

main). Pour qu'il me frappe, il fallait vraiment que j'en fasse beaucoup. Et cette maison à Fontenay-aux-Roses, c'était une maison d'enfants pour enfants difficiles. Quand je dis enfants difficiles, il y en avait qui étaient vraiment très très difficiles et il y en avait qui arrivaient directement des camps. Il y avait, entre autres, dans ma chambre, le lit à côté, un Polonais qui s'appelait Vladek. On savait que ça. Il avait réussi à s'en sortir parce qu'il était très très costaud, très grand. Il avait quatorze ans mais il en paraissait dix-huit. Et dès qu'on s'approchait de lui, il frappait. Et curieusement, sauf moi, parce que j'étais vraiment tout petit. Il était comme une bête sauvage. Alors, il s'est pris d'amitié pour moi et il a commencé à parler et il a appris le français. Mais très vite. Et puis on s'est perdus de vue parce que beaucoup de ces enfants qui étaient là ont été adoptés par des Américains, des Australiens, par des Canadiens. Alors ils partaient au fur à mesure dans leurs familles d'adoption. Et je me rappelle, j'étais un peu jaloux parce que je rêvais d'aller en Amérique.

Interviewer: Donc eux partaient et vous, vous restiez.

Michel: Et mon père, après m'a récupéré...

Interviewer: Vous ne vous souvenez pas si les enfants parlaient de ce qu'ils avaient vécu pendant la guerre entre eux ?

Michel: Oui, surtout quand on était à Fontenay-aux-Roses. Il y avait un directeur qui était un type exceptionnel, qui était un

psychopédagogue, aussi exceptionnel que Korczak dont on a beaucoup parlé au ghetto de Varsovie. C'était un peu fait sur le même modèle. C'était une République d'enfants à Fontenay-aux-Roses. Il tenait absolument à ce qu'on se dirige nous-mêmes. Et c'était assez extraordinaire d'ailleurs. On a acquis le sens des responsabilités assez rapidement, même si il y avait que des enfants extrêmement difficiles. Et, on dessinait beaucoup. Il y a certains dessins que j'ai retrouvés en visitant le camp du Struthof, par exemple, d'enfants de Fontenay-aux-Roses, y compris moi. On parlait beaucoup de ça.

Interviewer : Donc les adultes vous faisaient parler ? Comment se passait l'enseignement et les rapports avec les adultes dans cette république d'enfants?

Michel: Et bien l'enseignement se faisait à l'intérieur de la maison d'enfants avec des méthodes d'éducation active. Quand on, par exemple, on faisait des enquêtes, on avait un laboratoire. Tout ça était financé, bien sûr, par les Américains, parce que c'était une maison superbe du XVIIIème siècle qui avait été d'ailleurs la maison de l'éditeur de la Fontaine au XVIIème- XVIIIème siècle. Et il y avait un grand parc. Il y avait un court de tennis et dès qu'on voulait quelque chose, on l'avait. On avait une imprimerie. Ca se faisait toujours par groupes de 3 trois. On avait appris que c'était la maison de l'éditeur de la Fontaine [en allant] chercher dans les archives de la mairie. J'avais réussi à retrouver [des documents] de l'époque. On travaillait comme ça par enquêtes, c'était tout à fait inhabituel.



Interviewer: Et donc vous vous êtes retrouvés après combien d'années avec votre père?

Michel: En 1948. Donc je suis resté, chez les soeurs deux ans et demi, et puis là en maison d'enfants deux ans et demi enfin trois ans. Et puis, après cette maison a été obligée de fermer parce que comme les Américains - c'est les Américains qui finançaient- mais [que] tous les éducateurs étaient issus de la résistance juive et ils étaient évidemment tous communistes, ça la foutait mal. On avait une éducation très marxiste. Mais, malgré tout, ceux qui vous voulaient pratiquer la religion, pouvaient pratiquer. Je me rappelle une année, il y avait Yom Kippour et deux-trois copains pratiquaient, ce que je trouvais, moi, invraisemblable. Mais enfin, ça, c'est une opinion. Exprès, on mangeait devant eux quand ils jeûnaient. Mais sinon, il n'y avait aucune obligation.

Interviewer: Il y avait un enseignement juif particulier en dehors de l'enseignement marxiste?

Michel : On pouvait travailler le yiddish, pas l'hébreu. Je n'en ai pas le souvenir mais il y avait une culture, il y avait vraiment une culture juive.

Interviewer: Par les livres ?

Michel: Par les livres, par le jeu aussi. J'ai retrouvé des photos, je ne sais pas où elles sont d'ailleurs... on jouait des spectacles pour nous et pour les gens de l'extérieur. Il y avait eu l'histoire de Joseph et ses frères, tout ça était tiré souvent du livre d'Esther. Et on fêtait les fêtes, Rosh Hashana, Pourim. Il fallait se déguiser. Ils nous disaient toujours : « Il faut que chacun de nous disent je suis juif et c'est mon honneur. »

Interviewer: Quand avez vous su ce qui était arrivé à votre mère ? Vous l'avez su très vite ?

Michel: Très vite, oui, mais on espérait toujours. Comme beaucoup de gens, j'ai le souvenir d'être allé à l'hôtel Lutetia parce que tous les déportés qui revenaient arrivaient à l'hôtel Lutetia. Il y avait des listes et on y allait assez régulièrement.

Interviewer: Pendant que vous étiez dans ces maisons d'enfants ? Le dimanche quand votre père venait vous chercher ?

Michel: Oui. Les déportés juifs sont revenus assez tard du fait des maladies et ils étaient en quarantaine. Par rapport aux prisonniers français, enfin hommes, et les déportés résistants, les Juifs ont été rapatriés les derniers parce que... bon c'est comme ça.

Interviewer : Donc en fait vous n'avez pas eu la certitude tout de suite de ce qui est arrivé à votre mère ? Vous l'avez su réellement que plus tard

Michel : Oui. Moi, en tout cas, en ce qui me concerne, j'ai longtemps espéré en me disant que peut-être elle a[vait] été rapatriée en Russie

#### PHOTOS

Michel: Alors donc ça c'est une photo où il y a ma mère, mes deux frères et moi c'était justement en... ce dont je vous parlais tout à l'heure lors de l'exode en 1940 devant la maison, l'espèce de château où nous habitions où ma mère faisait, le ménage alors curieusement, cette photo, elle nous a suivis un peu partout et elle a été prise, parce qu'il trouvait que c'était une belle famille française, cette photo a été prise par un soldat allemand qui était arrivé là-bas, ça se passait dans la Sarthe. Enfin, en province. Voilà.

Celle-ci date de 1942. C'est l'asile Lamarck. Je ne sais pas comment j'ai réussi à conserver cette photo et là cette maison de l'UGIF où nous étions bloqués et, au premier plan, en plein milieu, tondus, là, il y a ma sœur et moi. [inaudible] Là il y a ma sœur, on se tient par l'épaule et là, il y a moi et on était donc... voilà, je tiens comme ça la tête sur le bras et c'était ... ça devait être en octobre, à mon avis. Oui, en tout cas en 1942. Et tous les gens qui sont autour, que ce soit les infirmières ou les... ça, c'était pour les enfants qui étaient malades et les enfants, je n'en ai retrouvé absolument aucun.

Celle-ci, bon, ça a été fait un peu après, c'était justement après notre libération, entre guillemets, on a retrouvé mes frères. On était chez les soeurs et elles nous ont photographiés, enfin chez un photographe professionnel d'ailleurs. En tous les cas, je me demande si c'est pas le jour où ma soeur et moi avons été baptisés parce qu'on a été baptisés bien sûr, parce que les cheveux avaient un peu repoussé, on avait mis un ruban, vous voyait, ma sœur avait l'air...chaque fois, je disais qu'elle avait l'air d'un œuf de Pâques. Ca a été fait donc en 1943 je pense.

Et puis voilà, cette dernière photo qui date, elle, de 1945. C'était donc après la Libération. Nous étions dans cette maison d'enfants de l'O.S.E, ce magnifique château qu'on aperçoit derrière au Mans. Et alors on nous avait donné des vêtements, c'était les Américains qui nous habillaient et c'est pour ça qu'il y a une coupe un peu comme ça, à l'Américaine. Voilà mes deux frères, ma soeur et moi dans cette maison d'enfants de l'O.S.E. en 1945.

Interviewer: Est ce le théâtre que vous jouiez dans cette maison d'enfants qui a décidé de votre carrière d'acteur?

Michel: Peut-être, c'était surtout parce que, même chez les soeurs on jouait des petites pièces comme ça et c'est peut-être... je me demande si c'est pas le fait d'avoir été enfant de chœur parce qu'il y avait le costume et ça, je sais que le ... en tout cas les grands messes, ça me plaisait beaucoup, beaucoup. C'est peut-être ça, je ne sais pas du tout,

je ne sais pas du tout mais on a effectivement toujours, que ce soit chez les soeurs ou en maison d'enfants, on a toujours beaucoup joué de spectacles.

FIN DE LA TRANSCRIPTION A 20'